Diderot et la philosophie, sous la direction de Jean-Christophe Bardout et Vincent Carraud

Société Diderot, Paris, 2020

Sophie Audidiere

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/7100>

DOI : 10.4000/rde.7100

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2021

Pagination : 313-314

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Sophie Audidiere, « *Diderot et la philosophie*, sous la direction de Jean-Christophe Bardout et Vincent Carraud », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 56 | 2021, mis en ligne le 04 janvier 2022, consulté le 12 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rde/7100> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.7100>

Revues et volumes collectifs

Diderot et la philosophie, sous la direction de Jean-Christophe Bardout et Vincent Carraud, Société Diderot, Paris, 2020, ISBN : 978-2-9543871-7-8

Diderot et la philosophie ambitionne de replacer l'œuvre de Diderot non plus dans son cadre scientifique, esthétique, littéraire, voire théologique immédiat, mais dans l'histoire de la philosophie. Pour cela, il annonce préférer à l'exégèse interne, déjà assez aboutie, un examen de la double relation de Diderot à la philosophie : d'une part, sa relation à l'histoire de la philosophie, en tant que Diderot lui-même s'est fait historien de la philosophie, d'autre part, sa relation à la philosophie comme discipline. Le parcours doit se faire par quelques « grandes figures de la pensée moderne », et il aspire à une remise en question des périodisations usuelles.

Pour restituer simplement d'une façon synthétique les apports de l'ouvrage sur ces différents aspects, sans cependant créer des parties qui ne sont pas dans l'ouvrage, on peut regrouper certaines contributions. Ainsi, un certain nombre d'entre elles approfondissent le rapport de Diderot à ces « grandes figures » et les usages diderotiens de certains philosophèmes contemporains ou quasi-contemporains sont clarifiés par une série d'articles. L'article de Marc Parmentier, « Sensibilité inerte et force morte : un exemple d'utilisation diderotienne d'un concept leibnizien » est une étude interne qui précise les outils conceptuels forgés par Diderot, en particulier par une approche contrastée avec l'utilisation faite par du Châtelet des mêmes concepts. Carlo Borghero, dans « Diderot newtonien et chimiste », s'interroge sur les sources de Diderot et sur l'éventuelle incompatibilité entre chimie et physique newtonienne, pour faire apparaître que, chez Diderot du moins, opter pour la chimie ne signifie pas nécessairement devenir anti-newtonien. L'approfondissement de la relation de Diderot à D'Alembert fait l'objet de deux articles qui sont l'occasion de soulever deux questions importantes du point de vue du projet de l'ouvrage : dans « Diderot et les ordres des connaissances humaines », Mariafranca Spallanzani approche la question de la définition de la philosophie, à partir d'un rapprochement et d'une distinction entre Diderot et D'Alembert, qu'elle prolonge ensuite chez Turgot et Quesnay ; dans « D'Alembert, Diderot et le progrès des Lumières », Michel Malherbe soulève la question du progrès du savoir et met en avant une conception critique du progrès commune aux deux philosophes. La confrontation spéculative aux œuvres d'art et au faire des artistes est approfondie dans

deux contributions. Dans « Diderot et la peinture morale de Greuze », Laurent Jaffro examine « les rapports du goût et de la technique de la peinture morale », et se situe directement sur le terrain de l'esthétique diderotienne, élargissant le propos à la conceptualisation philosophique de la sensibilité. Dans « 'Je regarde, admire et me tais' : le technique, l'idéal et l'expérience de la peinture dans les *Salons* de Diderot », Alberto Frigo précise le projet diderotien qui n'est pas de fixer une philosophie de l'art, mais de comprendre philosophiquement la magie de l'art.

L'histoire de la philosophie à plus large échelle temporelle est présente dans l'article de Jean-Christophe Bardout, « Diderot et la métaphysique », dans lequel on voit Diderot opérer un certain nombre de ruptures avec « la métaphysique » qui le précède et sauvegarder un lieu théorique pour un discours métaphysique neuf. Alain Gigandet, dans « Diderot, Sénèque et la vertu du philosophe », approfondit dans le détail ce que c'est qu'être « philosophe », précisément dans un rapport à l'histoire des doctrines. Dans « Diderot et Bacon », François Pépin fait apparaître ce qu'est, pour Diderot, une pensée qu'on peut qualifier de philosophique : c'est une pensée consciente de son propre contexte historique d'énonciation. Or cette analyse diderotienne est rapportée ici, entre autres, à une fréquentation de Bacon et à une lecture possible de ce dernier. Dans « Diderot et le thème de l'aveugle chez les sceptiques », Francine Markovits montre comment Diderot pratique lui-même une façon d'écrire l'histoire de la philosophie qui dépasse les périodisations historiques et l'exégèse interne et qu'on peut qualifier de « traduction ».

Quelque chose comme la possibilité d'une rencontre philosophique entre deux auteurs est envisagé dans deux contributions. Denis Kambouchner, dans « Du spectateur au comédien, Diderot au miroir de Descartes », met en avant une conceptualisation de l'art du comédien proche d'une conceptualité spinoziste, qu'il est constamment question de distinguer de la science philosophique et qui *in fine*, malgré une source stoïcienne commune, n'a « rien de cartésien ». À l'inverse, dans « Hume et Diderot : le dialogue autour des *Dialogues concerning natural religion* », Gianni Paganini offre un panorama complet des enjeux non seulement doctrinaux mais aussi historiographiques de ce qu'il se passe chez Hume avant et après les contacts entre les deux philosophes, ce qui lui permet de formuler des conclusions non seulement sur la philosophie de Hume, mais sur une opposition mal fondée entre « scepticisme anglo-saxon » d'une part et « dogmatisme continental » de l'autre, au profit de la démonstration d'une circulation des questions, des références, dans les deux sens, entre les deux auteurs, sur la base d'un terrain intellectuel commun et de « l'amitié du philosophe de Langres ».

Les 300 pages, très denses, de cet ouvrage philosophique collectif sont suivies d'un très utile index des noms. Cet ouvrage exigeant s'impose désormais dans toute bibliographie consacrée à la philosophie de Diderot.

Sophie AUDIDIÈRE

Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières, Bronislaw Baczko, Michel Porret, François Rosset (dir.), Genève, Georg Éditeur, 2016, 1200 p., ISBN : 978-2-8257-1033-3.

Le *Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières* est un ouvrage passionnant, un livre de chevet où puiser des raisons d'espérer, de penser et surtout de rêver. Il éclaire et relie une constellation de fictions de la fin du XVII^e et d'un long XVIII^e siècle qui fourmillent de songes et de projets esquissés, de loufoques et d'idéales sociétés, de tentatives de décentrement et d'ouverture à l'altérité, de réalités parfois anticipées et de visions d'avenirs, pour le meilleur comme pour le pire.

Dans leur introduction, Bronislaw Baczko, Michel Porret et François Rosset commencent par ce constat : si le mot *utopie* est enregistré dans le *Dictionnaire de l'Académie Française* en 1762, défini plus longuement en 1798 comme « plan de gouvernement imaginaire, où tout est parfaitement réglé pour le bonheur commun », avec référence à Thomas More, précisant que « chaque rêveur imagine son Utopie », les fictions utopiques elles-mêmes pullulent déjà bien avant la fin du siècle. Depuis que le monde est monde, les hommes et les femmes aspirent à le réinventer. Pourtant, les directeurs de l'ouvrage notent d'emblée que cette « variété du corpus des utopies, formelle, thématique et même idéologique, n'est pas confuse. Elle tient dans un périmètre aux contours mobiles qu'on trace les hommes de ce temps sous l'impulsion des énergies réformistes qui les habitent » (p. 15). À lire les 54 entrées de ce *Dictionnaire critique*, objets sur lesquels s'exerce la pensée réformiste des Lumières – et écho assumé aux 54 cités sur l'île d'Utopie de More – c'est bien une unité qui apparaît. Les entrées étonnent par la grande cohésion des textes de référence, terres de nulle part (privatif *u-topia*) ou du bonheur (euphorique *eu-topos*). En effet, parmi la centaine de titres évoqués, certains le sont dans presque toutes les entrées. Des auteurs incontournables – More, Bacon, Campanella, Foigny, Vairasse d'Allais – dessinent en amont les prémices d'un genre dont les Lumières s'emparent pour lui donner toutes ses potentialités grâce à Fénelon, Castel de Saint-Pierre, Fontenelle, Defoe, Swift, Prévost, Morelly, Tiphaigne de La Roche, Rousseau, Diderot, Mercier et Sade, pour ne mentionner que les plus cités. La somme hétéroclite romanesque de